

Un Héritage dans les Airs

ROMAN D'AVENTURES

IX

LE DÉTECTIVE

Il revint tout à coup sur ses pas et pria une des personnes arrêtées devant l'affiche de lui indiquer le Royal-Hotel, vers lequel, une fois renseigné, il se dirigea rapidement.

— M. James Well, l'aéronaute ? demanda-t-il au bureau.

— Il vient justement de rentrer pour déjeuner, lui répondit-on. Si vous voulez bien l'attendre un instant, on va le prévenir.

— Parfaitement, fit Reynard ; annoncez-lui, je vous prie, que M. John Andrew, de Sydney, désire lui parler pour affaire urgente.

Et il suivit, d'un pas délibéré, le domestique qui le conduisit au salon.

Il était là depuis quelques minutes à peine, lorsque la porte s'ouvrit et il vit entrer un homme de petite taille, âgé d'une quarantaine d'années, à la physionomie intelligente, à l'allure vive et décidée : c'était l'aéronaute.

— Monsieur, dit James Well, en s'avancant, je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; mais je crois deviner l'objet de votre visite. Vous désirez sans doute une carte d'entrée pour l'enceinte réservée ?

— Nullement, monsieur, répondit Reynard. La demande que j'ai à vous adresser est d'une nature plus importante.

— Je vous écoute, monsieur, mais soyez bref, je vous prie, car je ne puis disposer de quelques instants. J'ai encore quelques préparatifs à faire pour mon ascension, et le temps me presse.

— En ce cas, je vais droit à la question. Consentirez-vous à prendre un compagnon de voyage ?

— Un compagnon de voyage ? demanda James Well surpris... pour partir en ballon ?

— Oui, il y a longtemps déjà que je me suis promis de faire une excursion en ballon, jamais jusqu'ici l'occasion ne s'est présentée de satisfaire mon désir. En me permettant de monter avec vous dans *Le Sirius*, vous comblerez donc tous mes vœux.

— Pourtant, monsieur, répondit James Well, il m'est malheureusement impossible d'accueillir votre demande ; toutes mes dispositions sont prises pour partir seul. Je ne puis avoir un compagnon de voyage.

— Bah ! il vous suffira d'embarquer deux ou trois sacs de lest de moins. Le poids sera le même, et je ne vous gênerai en rien.

— Sans doute, sans doute. Mais savez-vous que je me propose de faire un très long voyage : je passerai toute la nuit en ballon et ne reprendrai terre que demain matin.

— Je le sais, cela ne m'effraie pas, je vous assure, le moins du monde. Je suis très désireux au contraire d'assister dans les airs au lever et au coucher du soleil.

— Je ne puis vous emmener, répliqua l'aéronaute d'un ton un peu brusque. N'étant pas du métier, vous seriez pour moi un grave embarras.

— Soyez sans crainte à ce sujet, insista Reynard, je m'arrangerai de façon à ne gêner en rien les manœuvres.

— Et puis, poursuivit James Well, en vous acceptant pour compagnon de voyage, je me rendrais de ce fait même responsable des accidents qui pourraient vous survenir. Je vous le répète, c'est impossible.

— Ce ne serait, en tous les cas, qu'une responsabilité toute morale, cependant je reconnais qu'elle mérite une compensation ; du reste je n'ai jamais eu l'intention de partir avec vous sans vous payer le prix de mon voyage.

Et, tirant de sa poche une liasse de bank-notes, il la présenta à l'aéronaute en disant :

— Voici mille livres, monsieur ; ce prix vous semble-t-il suffisant ?

A la vue des billets de banque, la figure de James Well changea subitement d'expression.

— Que ne le disiez-vous plus tôt, monsieur ! s'écria-t-il en riant. Avec de l'argent, on peut toujours arriver à s'entendre. Du moment où vous y mettez le prix !...

— Alors, c'est une affaire convenue ?

— Absolument convenue, répondit l'aéronaute... Je vous emmène. Je vais modifier mes préparatifs en conséquence.

— Avez-vous quelques dispositions à prendre avant le départ ? ajouta-t-il tout en serrant les bank-notes dans son portefeuille.

— Non, je suis tout prêt à partir, je pensais bien que vous ne me refuseriez pas. Je n'ai qu'à déjeuner, car je n'aime pas voyager à jeun.

— Alors, voulez-vous me faire l'honneur de déjeuner avec moi ? Ensuite, nous nous dirigerons vers le parc de Kangaroo-Point, où nous n'aurons plus qu'à monter en ballon. Tout sera prêt, car le gonflement s'opère déjà en ce moment.

— Volontiers, répondit Reynard. J'accepte avec plaisir et je vous prévins que j'ai bon appétit et bon estomac.

Après le déjeuner, qui fut très gai, les deux hommes se rendirent au parc, où ils trouvèrent le ballon déjà presque complètement gonflé et muni de tous ses appareils.

Le Sirius était un aérostat de dimensions considérables, très solidement construit et réunissant tous les perfectionnements les plus nouveaux.

La nacelle, très vaste, pouvait aisément contenir plusieurs personnes. James Well, en vue du séjour assez long qu'il devait y faire, l'avait aménagé d'une façon spéciale. Il y avait embarqué, outre le lest, une certaine quantité de provisions de bouche, des couvertures pour la nuit et divers autres objets d'utilité.

Tandis que l'aéronaute surveillait les derniers préparatifs, Reynard, peu soucieux de se mettre en vue, s'était confondu parmi la foule qui, nombreuse, entourait le ballon. Seulement, quand tout fut prêt, au dernier moment, il monta dans la nacelle, à côté de James Well, qui donna bientôt le signal du départ.

— Lâchez tout ! cria-t-il, au milieu d'un grand silence.

A ce commandement jeté d'une voix retentissante, *Le Sirius* s'éleva verticalement dans les airs, salué par les applaudissements et les "hurrahs" des assistants qui, la tête levée, le cou tendu, criaient à pleins poumons.

Reynard se frottait les mains, en pensant que maintenant il n'avait plus rien à craindre.

Qui donc pourrait le suivre à travers les airs ?

Tout à coup, une pâleur se répandit sur ses traits, son visage se contracta.

Parmi la foule, presque au premier rang des spectateurs, il venait d'apercevoir M. Dalmon, qui tendait le bras vers le ballon d'un air menaçant.

En même temps, ces mots, prononcés par sa victime, parvenaient distinctement aux oreilles du misérable :

— C'est lui, l'assassin, le voleur ! Arrêtez ! arrêtez ! c'est Reynard !

A peine arrivé à Brisbane, M. Dalmon sans perdre une minute, s'était fait conduire chez le commissaire de police.

Malgré l'heure matinale, le magistrat était déjà dans son cabinet. Après avoir pris connaissance de la lettre de son collègue de Sydney, il fit à M. Dalmon l'accueil le plus courtois.

— Dès hier soir, lui dit-il, j'ai pris les dispositions nécessaires pour que le voleur ne puisse nous échapper. Des agents sont postés en surveillance dans les gares et sur les quais, tandis que d'autres, également munis de son signalement, ont mission de fouiller les hôtels et les maisons meublées. Sa capture est donc imminente.

M. Dalmon, qui, bien autrement que le commissaire, était intéressé à cette capture, n'éprouvait pas une confiance aussi complète.

Il formula des doutes.

— Est-il bien certain, objecta-t-il, qu'il se soit arrêté à Brisbane ? Il a pu traverser simplement la ville et en repartir immédiatement pour une autre destination sans laisser sa trace.

Le commissaire secoua la tête, en signe de dénégation.

— Ce n'est pas admissible : étant donnée l'heure avancée à laquelle il est arrivé, il a dû nécessairement passer la nuit ici.

— A cette heure, il n'y a plus aucun train ni aucun bateau qui parte de Brisbane. Nous le tenons comme dans une souricière.

— Dieu vous entende ! fit M. Dalmon, car ce misérable ne doit pas en être à son coup d'essai. S'il échappe, il fera certainement d'autres victimes.

— A onze heures et demie, reprit le magistrat, les agents chargés des investigations dans les hôtels seront ici pour me faire leur rapport. Si vous voulez revenir me voir à midi, j'aurai sans doute quelque nouvelle intéressante à vous apprendre.

M. Dalmon remercia, alla se reposer pendant quelques heures, puis après avoir déjeuné rapidement il vint chercher des nouvelles.

— On n'a pas encore arrêté votre voleur, lui annonça le commissaire, mais on a retrouvé sa trace. Il a passé la nuit au Globe-Hôtel, où il s'est fait inscrire sous le nom de John Andrew, propriétaire à Sydney.

— Et il n'y est plus ? demanda vivement M. Dalmon.

— Non, il est sorti de l'hôtel de grand matin, emportant avec lui la valise qu'il vous a volée ; depuis ce moment on ne l'a plus revu. Evidemment il se tient sur ses gardes et s'efforce, en changeant de domicile, de faire perdre sa trace.

— Êtes-vous bien certain qu'il n'a pas quitté Brisbane ?

— Cela me paraît impossible, il aurait été arrêté au moment de mettre le pied dans le train ou sur le bateau. Il y a des agents à toutes les gares ainsi qu'à tous les embarcadères.

M. Dalmon remua la tête d'un air de doute. Il n'était guère rassuré.

— N'a-t-il pas pu sortir de la ville par une autre voie ? demanda-t-il. Peut-être a-t-il gagné la campagne tout simplement à pied, comme un promeneur ?

— J'ai prévu cette hypothèse, et j'ai donné des ordres en conséquence à la police de la banlieue : il ne pourrait aller bien loin... Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'il ait pris ce parti, et je crois au contraire qu'il va tâcher de se cacher pendant quelque temps à Brisbane jusqu'à ce qu'il pense qu'on ne s'occupe plus de lui.

— Alors, vous allez continuer les recherches dans la ville ?

— Certes vous pouvez compter sur moi. Nous ne les abandonnerons pas un seul instant, et elles seront activement menées, je vous en réponds.